

Epicure à Mossoul

Author : Charles Perragin

Categories : [Politique](#)

Date : 27 mars 2015

Les statues millénaires de la cité de Nimroud lâchent un dernier râle, sourd, une ultime plainte rocailleuse sous les chenilles mécaniques avant de sombrer dans la poussière. L'État islamique en Irak et au Levant détruit les vestiges de la civilisation assyrienne. Devant la cité parthe d'Hatra dynamitée, les milliers de livres réduits en cendres, les dieux de Mossoul cèdent lentement sous le coup des massues. C'est le règlement de compte final avant le jugement dernier. Cette croisade contre les pierres hérétiques est un prologue à la fin des temps où chacun sera jugé. L'acte final s'ouvre enfin et les prétendus porte-paroles de Dieu répandent sur les infidèles la crainte du châtement prochain. Pourtant, face aux scies mécaniques, les idoles se défigurent avec une sérénité minérale. Un Lamassu, créature légendaire de la mythologie mésopotamienne au corps de taureau, aux ailes d'aigle et à la tête d'homme, s'effrite. Les lambeaux de chair ocre se détachent dans une percussion insensée. Mais derrière la poussière luisante, le regard de celui qui gardait le temple à son seuil reste inaltérable. L'agitation des missionnaires d'Allah se dissout dans la tendre indifférence de la vieille pierre chaude. Ces dieux atteignent alors une grandeur bien plus grande que ces colosses de roche taillée. Ils deviennent la pierre elle-même, et le sourire du roi Sargon imperméable et inflexible, en s'éclatant enfin sur sa terre, étouffe la férocité des soldats dans un rêve sourd et engourdi. Les massues véhémentes s'émoussent et se dissipent dans un dernier nuage poussiéreux, qui semble murmurer : « *ne craignez pas les dieux* ». De ces ruines naissent les dieux d'Épicure et de Lucrèce, des divinités indifférentes aux affaires des hommes, à la fois tranquilles et désolidarisées d'une humanité qui n'a qu'à leurs ressembler si elle veut vivre en paix.

Comment une sagesse antique qui réduit tout à la matière peut-elle nous apprendre quelque chose sur Dieu ? Ou nous délivrer du fanatisme ? La grande force d'Epicure est qu'il ne prétend pas nous apprendre quelque chose sur dieu, mais sur nous-mêmes. Dans la *Lettre à Ménécée*, les dieux ne trônent pas sur la métaphysique ni comme gardiens terrifiants, ni comme principes tutélaires transcendants. Ils ne sont qu'atomes, une matière pareille aux ruines de Mossoul, étrangement incorruptible. Ils sont comme les hommes, et pourtant sans périls ni douleur. Dans le poème de physique en prose *De la nature des choses*, le disciple Lucrèce explique plus en détail cette étrange théologie : « *La nature des dieux, en effet, tout entière et par soi, doit jouir de l'immortalité dans une paix suprême, à l'écart et au loin de nos choses à nous. Car elle est dispensée de douleur, de périls, et sa force lui vient de son propre pouvoir, sans nul besoin de nous, si bien que les bienfaits jamais ne la séduisent, pas plus qu'on ne la voit touchée par la colère* ». Comme la pierre, le dieu est toujours égal à lui-même, imperturbable et indifférent, riche et satisfait des seules caresses du soleil et du vent. Les dieux incarnent un idéal de bonheur

achevé, une ligne de conduite pour ceux qui veulent vivre dans l'absence de troubles, sans passions. Mais dans cette quête du bonheur et de la tranquillité de l'âme, les dieux ne sont d'aucun secours. Ils se moquent bien que quelques fanatiques fracassent en leur honneur des idoles ennemies ou sacrifient des impies croyant accomplir ici-bas les injonctions d'une divine colère. Pas de colère, pas de récompense, pas de punition ni même de volonté. Les prières, les offrandes, les sacrifices se dissipent dans un silence absurde. Alors quel est ce dieu qui veut, gratifie ou châtie ? Quel genre d'êtres humains se croit légitime pour prendre la défense d'un dieu vexé par des caricatures de lui-même ? Comment un dieu pourrait-il être à la fois parfait et sujet du désir et donc du manque ? La grande leçon des Épicuriens est de nous préserver de projeter sur les dieux nos propres états d'âme : « *Est impie (...), non pas celui qui abolit les dieux de la foule, mais celui qui ajoute aux dieux les opinions de la foule* » (*Lettre à Ménécée*).

L'indifférence des divinités ne sert pas seulement à récuser le principe de récompense – Dieu récompense ses serviteurs et punit les impies – et montrer l'absurdité d'un massacre de sculptures. Elle est un antidote précieux contre tout tyran qui voudra faire d'une transcendance un alibi pour l'exercice de son pouvoir. Cette indifférence invalide ce précepte très répandu de la philosophie politique selon lequel un peuple ne peut longtemps rester soumis à un pouvoir qui n'est pas adoué par des principes transcendants. Ces principes peuvent être portés par un Dieu ou, comme le dirait Nietzsche, par son ombre ; Rousseau voulait fonder une religion civile, la Terreur édifiait de nouvelles idoles tel Janus Brutus - un des premiers consuls romains - aux côtés de Solon et Platon pour porter les valeurs de la République (après avoir détruit une partie de patrimoine religieux catholique) et Raymond Aron avait justement peint un stalinisme antireligieux qui se constituait lui-même en une nouvelle religion de salut. Les exemples sont innombrables. En nous libérant précisément des dérives inévitables d'un divin récupéré par le politique, les Épicuriens nous apprennent à nous guérir de nous-mêmes, de notre rapport au monde, plutôt que de céder à cette idée pauvre d'un dieu belliqueux et vengeur, réduit à une humanité déraisonnable, parfois fanatique. Ressembler aux dieux plutôt que les craindre est le précepte fondamental qu'Épicure nous délivre dans la *Lettre à Ménécée*. Il se décline en un quadruple remède (*tetrapharmakon*) : ne craignons pas les divinités ni la mort, nous pouvons enfin atteindre le bonheur et supprimer la douleur. Ainsi, « *tu vivras comme un dieu parmi les hommes* ».